

ENTRE CIEL ET TERRE

Jamais ils n'avaient vu le ciel de cette façon : hors de toute possibilité de compréhension, dépourvu de ce qui lui aurait tenu lieu d'écluses et pesant sur eux comme une masse d'infini.

Jamais ils n'avaient eu autant conscience de la splendeur des constellations, ni de la variété de couleurs de ces étoiles que, sans vraiment y penser, ils avaient toujours crues banalement blanches et qu'ils s'étaient permis d'ignorer avec toute l'arrogance d'enfants de possédants et peut-être de possédés ; à présent ces lumières rousses, jaunes, bleues, cuivrées et argentées étaient autant de preuves qu'ils n'étaient, eux, dans leur tenue d'apparat et leurs pauvres scintillements, que de pâles effigies, insignifiantes à l'aune de tant de majesté.

Tous deux frissonnèrent au même moment. La beauté qui se déployait au-dessus d'eux les frappait d'une crainte sourde sans qu'ils en saisissent la cause. Peut-être était-ce parce qu'elle leur révélait une solitude jusqu'ici inconnue, eux qui avaient été choyés et entourés, des enfants de la chance parce que nés de cette

haute société dont le principal souci était l'argent et la principale caractéristique la vacuité.

Ils n'étaient certes pas responsables de la cécité qui frappait les membres de cette clique fermée, pourquoi le seraient-ils, n'avaient-ils pas été d'une certaine manière préparés à cela par leur éducation et les médias avides de leurs frasques et de leur éclat, n'étaient-ils pas en quelque sorte de petits cobayes d'une espèce devenue folle de cupidité et de veulerie, prête à tout pour conquérir des pays de sable et des domaines de sang, voire des oisillons éblouis par les lumières des boîtes de nuit branchées dans lesquelles ils passaient le plus clair du temps ? Mais, une fois devenus adultes, ou presque, ils n'avaient pas tenté d'ouvrir les yeux ni de quitter leur cage et leur litière. Que la cage soit d'or et de vermeil et la litière de flocons de soie leur suffisait. Autour, au loin, s'étalait *tout le reste*, c'est-à-dire la lie ; rien qui vaille la peine que l'on s'en préoccupe, surtout si l'on s'apprêtait à dévorer le monde.

Il faut dire qu'ils se trouvaient encore dans cet entre-deux où les enfants gâtés se transforment en adultes prédateurs : à vingt ans, ils vacillaient entre ces états sans comprendre qu'il en existait d'autres.

Elle avait terminé sa scolarité chez les sœurs de Lorette sans en tirer grand-chose d'autre que son diplôme de fin d'études secondaires et une bonne note pour les annonces matrimoniales, où *convent educated* était synonyme de bonne éducation morale.

Il faisait à grand-peine des études d'ingénieur en informatique, mais s'apprêtait à occuper un poste important dans une branche de l'entreprise familiale en Angleterre.

Et c'est ainsi que les familles avaient décidé de sceller, par le mariage, une union depuis longtemps annoncée.

La date ayant été fixée par les saints hommes, la lourde machinerie de broyage et de compactage qu'est le mariage hindou s'était mise en branle. Au bout, la fusion des familles, comme de deux multinationales, serait complète.

Le seul souci était apparu lorsqu'il s'était agi d'ajouter du spectaculaire aux festivités. Bien sûr, la mariée serait couverte de bijoux aussi coûteux qu'extravagants, et sa tenue serait choisie avec le même soin, peut-être brodée de perles et de pierres précieuses ou semi-précieuses — les cristaux de Swarovski étaient du dernier chic ; l'hôtel le plus luxueux de la ville serait réservé pour trois jours, et des chambres offertes aux invités ; le dîner se tiendrait dans les vastes jardins du palace, et la décoration comprendrait d'immenses bouquets de tulipes importées à grands frais de Hollande, des angelots de marbre rose tenant une guirlande de cœurs au-dessus de l'allée menant à la marquise et des cygnes en sucre glace aux plumes rehaussées par des LED clignotantes placés au milieu de chaque table.

Mais en ce mois d'avril propice aux mariages, les familles avaient déjà été invitées à trois fêtes dans des hôtels de luxe, et ils savaient qu'il n'y avait rien de tel que la répétition pour provoquer l'ennui, voire le mépris. L'année précédente, ils avaient eux-mêmes ri lorsque, pour la troisième semaine consécutive, les invités avaient été transportés jusqu'au palace à dos d'éléphant. De même, la présence d'une star de cinéma avait, pendant quelques années, impressionné. Mais tous étaient désor-

mais au courant qu'il suffisait du cachet approprié pour s'assurer la participation d'un tel invité et que, le plus souvent, celui-ci ne faisait qu'une apparition brève, le temps que la famille puisse se faire prendre en photo avec lui et conserver son visage au sourire las dans l'album. Ceux qui ne pouvaient se permettre le cachet des plus grandes stars avaient recours à celles de moindre importance, mais ils s'étaient vite rendu compte que cela ne leur conférait aucun prestige. La mode des stars commença donc à s'estomper.

Les deux familles s'étaient réunies à plusieurs reprises pour discuter d'un coup d'éclat qui rendrait ce mariage inoubliable.

Et c'est ainsi qu'ils se trouvaient à présent si haut perchés, comme deux enfants face à un monde secret, caché à la vue de tous; fascinés par un trésor si subtil qu'ils ne pouvaient savoir, étant bien incapables de mesurer l'inconcevable, s'il était hors de prix ou de la poudre de perlimpinpin.

Ils étaient comme des enfants qui n'avaient jamais appris à vivre.

D'où leur venait, en cette heure, cet émerveillement quasi religieux et craintif sous le regard du ciel? Des papillons de nuit volaient loin au-dessous d'eux, attirés par les lumignons qui ornaient leur perche. Des chauves-souris traversaient le ciel d'un trait avec leur cri si particulier, atonal, dans un frémissement d'air, un remous de tiédeur. Il n'y avait pas de nuages mais une brume irisée aux abords de l'horizon, et les lumières douces des maisons villageoises au loin — lanternes ou bougies,

qui pouvait savoir ce qui éclairait ces amas de misère? — semblaient en parfait accord avec la nuit.

Ils se prirent par la main sans mot dire. Avaient-ils conscience de la grâce immanente de cet instant? Ou leur esprit trop peu exercé à la poésie des choses n'était-il conscient que d'un trouble profond dans leur être étroit et clos, qui peut-être tentait d'ouvrir en eux une fenêtre sur le monde? Toujours est-il qu'ils demeuraient suspendus à leur contemplation, pauvres poussins fraîchement éclos, et qui ignoraient que ce qui leur était consenti était un cadeau.

Le jeune homme pensa qu'il devrait lui dire quelque chose, puisqu'ils étaient sur le point de célébrer la cérémonie la plus importante de leur vie. Il ouvrit la bouche, mais rien ne sortit. Tout ce que son esprit lui suggérerait lui semblait trop banal pour l'instant, et il eut l'intelligence inhabituelle de rester coi. D'ailleurs, l'excès de vêtements, de bijoux et de maquillage sous lequel sa petite fiancée était ensevelie lui faisait l'effet d'un masque ou d'un costume de scène derrière lequel il lui était impossible de voir son visage ni de percevoir sa personnalité.

Elle aussi le regarda, se demandant s'il allait profiter de cette solitude pour l'embrasser. Elle dut convenir qu'il était vraiment très quelconque, avec déjà une tendance à l'embonpoint et deux creux dans la ligne de ses cheveux qui indiquaient une calvitie probable dans une poignée d'années, mais elle le savait d'humeur plutôt égale et possédant le sens de l'humour. Cela ne diminua pas pour autant le sentiment de déception qui s'immisça en elle.

Ils continuèrent donc à scruter le ciel. Le léger balan-

cement de la nacelle leur donnait une sensation à la fois de bien-être et de danger. Fort heureusement, il n'y avait guère de vent et surtout pas de pluie. Sinon, ils s'en rendaient compte à présent, leur descente vers les jardins du palace dans la nacelle d'une grue de construction, fût-elle joliment décorée de lumières et de fleurs, serait des plus inconfortables.

Le grutier attendait le signal pour les faire descendre le plus doucement possible vers la pelouse.

Depuis sa cabine au sol, il regardait avec mélancolie le couple perché. Il les compara à des dieux parés de leur plus belle vêtue, auréolés d'une lumière d'outremonde, qui s'apprêtaient à descendre sur terre. Mais leur bénédiction ne l'atteindrait pas, lui. Elle ne serait que pour les invités qui attendaient patiemment, eux aussi déguisés en paons, les tenues des femmes s'agitant mollement à chaque mouvement comme une houle de soie, leurs mains déjà occupées par du whisky ou du champagne — une fontaine de champagne coulait sur la table du buffet, les bulles créant un prisme de lumière fantasmagorique — et de grands rires s'échappant des lèvres mouillées d'alcool et d'excès. Un homme de haute taille, très maigre et très pâle, avalait mélancoliquement un canapé après l'autre sans avoir l'air d'y goûter. Il avait à peine l'air vivant.

Personne, à part les proches, ne savait de quelle façon le couple arriverait à la cérémonie. Ceux qui avaient eu l'idée de cette apparition du ciel étaient certains que la vision de leur lente descente, éclairée par des jeux de lumière, stupéfierait l'assistance et ferait de ce mariage le sujet de toutes les conversations.

Le grutier, lui, une fois son travail terminé, rentrerait dans son village avec sa solitude pour ombre. Sa femme l'attendrait avec impatience pour qu'il lui raconte le déroulement de cet exploit dont il aurait été l'un des éléments clés, bien que rigoureusement invisible. Pour l'amuser, il s'efforcera de tout lui rapporter avec une mine réjouie et des descriptions pittoresques, tandis que la tristesse rongerait insidieusement les assises de sa résolution. Le souvenir des odeurs de nourriture et des boissons coulant à flots, l'idée de ce bonheur accessible à tous ces gens mais résolument interdit à ceux qui, comme lui, étaient nés dans le mauvais cercle, ne feraient que s'amplifier pendant la nuit, l'empêchant de trouver le sommeil.

Et si ces deux magnifiques créatures, là-haut, décidaient pour une fois de me bénir? se demanda-t-il. Si elles se dirigeaient vers moi, une fois descendues, pour me récompenser de mon adresse et de mon habileté? Si elles nous couvraient de cadeaux, moi, ma femme et mes enfants? Si je rentrais chez moi, aujourd'hui, les bras chargés et le cœur débordant?

Le rêve, venant se heurter à un esprit trop aguerri par le sens des réalités, ne fit pas long feu.

Le rêve se désintégra sans difficulté comme les pétales de reines-de-la-nuit qui vinrent se déposer autour de la grue, transportés par la brise qui s'était levée.

Le regard qu'il dirigea vers le couple s'assombrit. Ils ne ressemblèrent plus à des dieux mais aux riches gamins qu'ils étaient, choyés, mols, indifférents.

Il ne regarda pas le ciel que le couple continuait de contempler, puisque son champ de vision à lui, ici-bas,

était trop étroit. Il se mit à élaborer la narration qu'il allait en faire à sa femme, avalant une salive d'amertume et collant un sourire forcé sur ses lèvres. *Qu'ils étaient beaux ainsi, descendant du ciel, le voile de la mariée flottant dans les airs, traversé par la lumière, ses bijoux scintillant sous la lune et les étoiles, et lui, il était comme un prince des contes, et ils souriaient, et ils me souriaient en atterrissant parce que je les avais déposés si doucement dans l'herbe qu'ils n'avaient rien senti, c'était comme s'ils avaient été transportés par un nuage, et les invités ont applaudi et ils se sont exclamés d'admiration. La fanfare a retenti et le couple s'est dirigé vers le lieu de la cérémonie comme des enfants heureux. Voilà comment ils sont, les riches, avec leurs jeux et leur joie, mais il faut dire que c'était une bien belle vision...* Et elle lui dirait, en un souffle : « Oui, je les vois... », les yeux brillants de rêves usurpés.

Tout en haut, le jeune homme tendit la main vers une constellation particulièrement brillante ; c'était la constellation des Gémeaux, mais il ne le savait pas puisqu'il ignorait tout de l'agencement des étoiles. Elle suivit son doigt tendu, elle n'avait pas envie de parler, qu'y avait-il à dire après tout, mais elle se sentit plus proche de lui parce qu'il avait compris la magie de ces instants suspendus. Elle pensa, avec un peu d'effroi, que peut-être cette magie ne reviendrait jamais. Une fois qu'ils seraient de nouveau plongés dans le maelström du quotidien, tant de choses à faire, les invitations qui s'empilaient déjà à la maison, les cadeaux à déballer, les remerciements à envoyer, et puis l'installation dans leur nouvel appartement, et puis leur lune de miel, et puis... et puis... Des enfants, se dit-elle, il y aurait des enfants, et elle leur

montrerait, depuis le balcon, toutes les constellations dont elle apprendrait les noms. Et elle leur dirait, le soir de notre mariage, votre père et moi...

Le rêve se prolongea quelques minutes encore, si fragile qu'elle en éprouva un pincement au cœur et eut la certitude qu'il lui fallait s'accrocher à cet instant afin qu'il dure un peu plus longtemps que ne durent les instants, elle serra la main de son futur époux, elle n'eut pas le courage de sourire, la constellation des Gémeaux était là, qui guidait leur regard vers le lointain, vers l'infini, vers l'impossible.

Ils commençaient à avoir froid. À se sentir seuls. L'impression que le monde du bas ne leur appartenait plus, qu'il les avait oubliés, ou qu'ils s'étaient envolés et avaient franchi une invisible barrière car, après tout, ils n'auraient jamais imaginé de leur vie se retrouver dans une nacelle suspendue à la flèche d'une grue qui tremblait, et tremblait encore, et soudain ils eurent conscience de la précarité de leur position, de la hauteur à laquelle ils se trouvaient et de ce qui pouvait arriver, si jamais.

Comme des enfants, ils secouèrent la tête pour s'évader de leurs peurs. Pourquoi se laisseraient-ils aller à imaginer des catastrophes? Aujourd'hui était le jour de leur chance, le jour choisi par le destin et surtout par les deux prêtres consultés par les familles, qui avaient eux-mêmes consulté leurs livres d'astrologie et retenu la date la plus appropriée, la mieux à même d'assurer leur bonheur, leur prospérité et la venue au monde de deux enfants, un fils en premier et une fille en second. Ce jour-là avait été décrété jour de chance depuis des millénaires, et rien ne pouvait le soustraire à ce décret.

Tant de couples se mariaient en ce moment même, tous voulant être convaincus de la véracité des prédictions, et voici que, pour eux deux seulement, les étoiles qui avaient tout dicté étaient là, juste là, au-dessus d'eux, comme une écriture scellant leur éternité.

Comment alors ne ressentiraient-ils pas le poids de ces révélations successives, élevés, physiquement et mentalement, au-dessus des préoccupations anodines dont leur quotidien était truffé ? Peut-être y avait-il en eux des possibilités autres, peut-être auraient-ils été plus à l'écoute des tragédies qui perforaient leur miroir d'illusions à chaque minute de leur vie dans ce pays, peut-être se seraient-ils attardés sur ces faits trop répétitifs pour être vraiment divers, ces deux fillettes violées puis pendues, cette femme battue à mort par son père et ses frères, ce couple d'adolescents qui ont eu la tête rasée pour avoir osé se toucher, etc., etc., oh la litanie pourrait durer une éternité, il y en a bien trop, et l'escalade sur l'échelle de l'horreur bien trop aisée, peut-être aussi auraient-ils pensé que par ailleurs il y avait des miracles inopinés comme cette petite fille née avec quatre bras et quatre jambes et révérée par son village comme une déesse, et puis ce vieil homme de cent ans qui court un marathon, et puis cette autre petite fille qui connaît les maths sans les avoir apprises, pays de miracles et d'inhumanité, tout y est, il suffit de regarder et d'écouter, mais ils avaient jusqu'ici vécu dans la bulle fade qui aplanit les différences entre les riches du monde entier et dans la laideur des artifices, et ils n'avaient jamais su ce qu'il y avait sous la peau d'indifférence avec laquelle ils étaient venus au monde.

Le grutier, lui, ne savait pas lire les étoiles mais il savait que, si elles écrivaient quelque chose à son sujet, ce ne serait rien de bon. Qu'avaient-elles à se préoccuper d'un pauvre homme qui, quand il rentrerait au village, aurait le dos tordu à force d'avoir manœuvré de lourds engins, les bras ankylosés, la tête résonnant du bruit des moteurs jusque dans son sommeil? Comme toutes les étoiles, elles ne parlaient qu'aux leurs. Elles ne voyaient que les leurs. Le couple scintillant était digne de leur intérêt. Lui, sombre dans la nuit sombre, si noir de peau qu'il absorbait la lumière, avec des vêtements plus incolores que l'air, était encore plus invisible à leurs yeux qu'aux invités de la fête non loin. Alors, peu lui importait ce qu'elles pouvaient bien signifier, ces lumières du ciel, les messages qu'elles pouvaient bien lancer aux hommes n'étaient pas à son intention. C'est sans doute pour cela qu'il n'entendait pas leur voix.

Il ne comptait pas sur elles pour ses enfants non plus. Comme la plupart de ses compatriotes, il misait sur l'éducation, la seule échelle possible, pour assurer leur avenir. C'était pour cela qu'il acceptait des contrats comme celui-ci, même s'il devait travailler tard dans la nuit jusqu'à ce que chaque muscle de son corps se pétrifie d'angoisse. Il n'osait espérer qu'ils seraient médecins ou ingénieurs, mais ils seraient peut-être employés dans un *call center* ou un centre commercial ou l'un de ces immeubles de bureaux de trente étages qui avaient poussé à toute vitesse juste en dehors de la ville et qui arboraient des noms comme Oracle, ou Tata, ou ICICI, des noms qui brillaient dans la nuit comme des yeux

d'oiseaux gigantesques. Il ne se reposerait pas sur la chance pour ses enfants : il leur construirait un avenir de ses propres mains, si noires et terreuses qu'elles soient, et tant qu'il pouvait raconter des histoires à sa femme et voir l'aile de ses rêves battre dans ses yeux, il pouvait se consoler de ce travail qui lui sciait peu à peu les os et les muscles et l'espoir et il pouvait regarder les étoiles droit dans les yeux sans murmurer une seule prière.

À ce stade de ses pensées, il perçut un mouvement du coin de l'œil. Il tourna la tête vers la gauche et vit un homme qui lui faisait des signes effrénés en le foudroyant du regard. Il se rendit compte que l'homme tentait de lui communiquer le signal de la descente depuis plusieurs minutes déjà, mais que, perdu dans ses pensées, il ne l'avait pas vu. Pas de doute, il allait se faire brutalement ramasser par ses employeurs. Pire, s'il avait raté l'instant fatidique qu'ils attendaient tous, ils pouvaient refuser de le payer juste à cause d'un stupide moment d'inattention !

Affolé, il poussa le levier de commande d'apiquage de la flèche mais, dans sa hâte, l'amorce de descente de la nacelle fut trop rapide. Il corrigea aussitôt le mouvement alors que, tout en haut, la nacelle tanguait dangereusement malgré les câbles solides qui la retenaient et dont la sécurité avait été multipliée pour les besoins de l'événement. Il serra les dents et contrôla l'actionneur avec toute la concentration dont il était capable, le cœur battant et le cerveau en déroute.

En haut, le mouvement brusque et complètement inattendu déséquilibra le couple. Ils poussèrent un cri et s'accrochèrent à la barrière de sécurité. Ils se regardèrent

avec la même terreur dans les yeux. En une fraction de seconde, la paix qui était en eux s'était désintégrée pour être remplacée par une peur qui leur tordit les entrailles.

La nacelle se stabilisa peu à peu et commença, très lentement, à descendre. Le vent leur parut froid et leurs mains glacées se rejoignirent.

« Crois-tu... » commença-t-elle, mais elle ne savait plus ce qu'elle voulait demander, et elle se tut. Ils étaient devenus pareillement blancs sous le maquillage.

La descente leur semblait à la fois trop lente et pas assez. Ils avaient hâte d'être en bas, ils ne pouvaient plus supporter d'être si haut qu'une chute ne leur laisserait pas la moindre chance de survie. Mais s'ils allaient plus vite, le risque de chute en serait accru. Ce paradoxe les plongea dans la confusion.

« C'est l'idée la plus stupide que quelqu'un ait jamais eue ! » cria la jeune fille avec une sorte de rage larmoyante.

Il aurait voulu lui répondre qu'ils en riraient peut-être dans quelques années, mais quelque chose lui dit qu'ils ne parviendraient jamais à rire de cet instant.

En attendant, le grutier avait encore ralenti la descente. Il connaissait cet engin par cœur, et il le savait récalcitrant et parfois comme doué d'une volonté mauvaise de le narguer. Aussi prenait-il toutes les précautions possibles après le premier choc.

Sa main sur le levier de commande tremblait. Il ne regardait rien d'autre, mais il avait conscience d'une foule assemblée qui observait, tétanisée, la descente de la nacelle. Il ne pouvait permettre à sa frayeur de le conquérir.

Le couple priait à présent en se tenant les mains, puis en se serrant l'un contre l'autre, se livrant tout entier à la peur.

L'immensité au-dessus d'eux était un océan de vide. La terre au-dessous d'eux était une enclume. Si frêles, ils étaient. Si frêles que, se tenant ainsi l'un l'autre, ils n'avaient plus conscience que de la finesse de leurs os, de leur peau, de leur corps, alors qu'autour d'eux le vent montait et semblait rôder comme un fauve en attente.

Ils ne pensaient même pas à l'opérateur de la grue. Ils se sentaient uniquement prisonniers du sort, du destin, du karma, appelez-le comme vous voulez, c'est-à-dire d'une volonté hors du monde, qui savait tout et se jouait de tout comme un enfant capricieux et mesquin. Ils ne se promirent pas de renaître ensemble, comme dans les films, mais intérieurement firent des serments de bonne conduite, de charité, d'abandon des biens terrestres afin d'avoir la vie sauve. Plus la descente durait, plus leurs serments devenaient fous, elle assurant Dieu qu'elle se convertirait au catholicisme qu'elle avait si bien ignoré pendant ses années chez les sœurs, lui décidant d'ériger un temple dédié à Shiva sur le terrain où son père devait faire construire un complexe d'appartements de luxe. J'appellerai mon premier enfant Shiva, qu'il soit un garçon ou une fille, promit-il. J'appellerai mon premier enfant Marie, qu'il soit un garçon ou une fille, promit-elle de son côté.

Ils comprirent tous les deux le sens de l'éternité et, accessoirement, la théorie de la relativité.

Ils comprirent aussi autre chose : que leur sentiment

d'avoir été, tout ce temps, invulnérables à tout n'était qu'un mensonge perpétré par leur entourage. Ils n'avaient jamais été plus à l'abri que d'autres des aléas du destin. Ils auraient tout aussi bien pu mourir en bas âge d'une fièvre maligne ou être fauchés par une voiture conduite par un chauffeur ivre au retour d'une soirée arrosée. Comment avaient-ils pu se croire aussi forts, aussi efficacement protégés qu'un blindé contre le tir du tueur solitaire ? Alors qu'à chaque instant de leur vie seule la plus mince des cloisons les séparait de la mort, comme tout le monde. *Comme tout le monde*. Pas d'élites, pas d'élus. Deux infimes choses prêtes à être massacrées, à finir broyées en un petit tas de sang et de chair sur une terre massive, sous un ciel sans fin.

Les larmes qui coulèrent sur leurs joues encore arrondies d'enfants n'étaient pas celles du désespoir mais du renoncement. Un soupir s'échappa simultanément de leur bouche : ils étaient parfaitement synchronisés, baignés d'une harmonie qui aurait prédit un bel avenir à leur mariage, car ils étaient davantage comme des jumeaux qui auraient grandi dans un environnement identique et partagé les mêmes objets et les mêmes envies que comme un homme et une femme étrangers l'un à l'autre et s'appêtant à entamer leur long voyage dans la claustrophobie du mariage, si leur avenir n'avait en ce moment précis été si profondément aléatoire. Leurs yeux de vingt ans et leur bouche de vingt ans et leur corps de vingt ans exprimaient cette sagesse vieille de milliers d'années de leur ancien pays : nous n'y pouvons rien.

Le dos du grutier le lancinait à force de se crispier sur les commandes de l'engin. Il ruisselait de sueur. Il par-

venait à peine à respirer. Par quel hasard néfaste était-il devenu le maître du destin de ces deux jeunes gens sur le point de se marier ? se demandait-il. Quel esprit farceur avait ainsi décidé de déposer entre ses mains...

Mais, d'un seul coup, le sens véritable de ces questions modifia et sa perspective et son état d'esprit. Il se redressa, dénoua ses muscles tordus. Il stoppa l'engin. Il se remit à respirer. Il contempla le couple accroché l'un à l'autre, et dont la terreur, même d'aussi loin, était visible dans la crispation hystérique de leur corps. La nacelle se balançait toujours, le vent ayant forcé ces dernières minutes. Il regarda sa main refermée sur la commande du vérin hydraulique. Il avait généralement l'entière maîtrise de l'engin, malgré les velléités quasi féminines de celui-ci. Quelquefois, lorsqu'il déposait une lourde charge au sommet d'un immeuble en construction avec une précision qui tenait, aux yeux des autres travailleurs du chantier, de la magie, il avait même la sensation de ne faire qu'un avec la machine. Il n'était plus alors le grutier ; il était *le Grutier*. Il était seul et tout-puissant. Ces moments étaient rares mais l'emplissaient d'une satisfaction profonde qui n'avait rien à voir avec son salaire ridicule ou la certitude du travail bien fait : elle partait d'un sentiment de puissance qui était par ailleurs rigoureusement absent de tout le reste de son existence claustrée par les devoirs.

La puissance ; une drogue autrement vertigineuse que l'alcool qu'il consommait rageusement chaque dimanche pour obtenir le répit de l'oubli, ou le *bhang* autorisé lors de la fête de Holi, où lui et sa famille éclataient d'un rire rare en s'éclaboussant de couleurs vives. Plus qu'une

drogue : une tentation effrayante, extrême, la même qui encourageait les hommes à frapper femme et enfants pour mieux mesurer leur emprise, la même qui leur gonflait les pectoraux lorsqu'ils se livraient à des prouesses sportives, la même qui soulevait leurs pieds du sol pour leur permettre d'écraser plus faibles qu'eux et les délivrait de la peur qui contaminait, tel un virus chronique, leur existence.

Ce fut elle qui modifia sa posture et son regard, qui lui fit oublier la situation précaire du couple et la sienne propre, qui coula en lui comme une eau fraîche et le lava de toute infériorité :

Il détenait le droit de vie et de mort sur les deux créatures suspendues. Pas les étoiles, pas les invités richissimes agglutinés au spectacle autrement plus terrifiant que celui pressenti, pas une quelconque divinité surgie des cieux, et encore moins eux-mêmes, les deux enfants qui avaient voulu descendre du ciel, dans leur parure d'or et de soie, comme des êtres mythiques accouchés des étoiles : lui.

Lui seul, à cet instant précis, pouvait.